

*One
Million
Queendoms*

One Million Queendoms est une exposition sur les traces ectoplasmiques d'un.e avatar habitant un autre espace, une autre dimension. Remedios Fargeat et Constance Hinfray tissent à deux des récits de contre-soirées hantées par des âmes queers et proposent dessins, broderies, pièces sonores et performance qui relatent des bribes d'existences fugaces, entre deux mondes, ambiance fin de soirée.

Remedios Fargeat <http://lemondesouterrain.tumblr.com>
Constance Hinfray <http://cargocollective.com/ConstanceHinfray>

L'exposition s'est déroulée du 03 au 13 juin 2021 à La Guerrière, galerie d'exposition féministe à Rennes <http://laguerriere.net>
La Guerrière est composée de Charlotte Beltzung, Alix Desaubliaux, Lucie Desaubliaux et Inès Dobelle qui ont co-édité ce fanzine.

Imprimé à la Maison de la Poésie de Rennes, juin 2021, 50 exemplaires.

One Million Queendoms

Un job dans le social

textes et dessins de Remedios Fargeat

page 6

A ghost and her shells

textes et dessin de Constance Hinfray

page 18

Un job dans le social

/////////////////28/06\\////////////////\\

De hauts plafonds et rien pour décorer –
je ne vois que les moulures et le dégât des eaux qui s'installent.
L'endroit est familier mais très différent – c'est chez moi.
On a vidé la chambre et on l'a rendue méconnaissable.
Je suis en erreur – je ne devrais pas être là.
Je suis en terreur – le bas de mon corps se fige.
Pour des raisons précises mais qui m'ont été masquées, mes
cheveux ont été attachés de manière à obstruer partiellement
ma vision. Je suis anxieuse, stressée et je sais ce que je dois faire.

Des draps se dégage l'entité qui bientôt se divise en trois
« têtes » comme des gros choux-fleurs. Ils se déplient comme
j' imagine que se déplieraient des crinoïdes sur le plancher
océanique, grésillent en ondes malfaisantes qui brûlent
des trous aux murs.

En moi la panique s'installe. Je suis en appel avec la manager
qui me rassure en me répétant sur un ton monocorde des
« C'est bien... vas-y... ne le lâche pas... on y est presque...
continue comme ça tu es parfaite ».

Je ne devine que grossièrement les contours des entités à travers
les mèches de cheveux qui se mouillent à mon nez et se collent
aux coins de ma bouche.
Les entités me terrifient : elles ont atteint leur taille maximale
et commencent à émettre des sons. J'ai les pieds rivés au sol
et les bras sans force.

L'expérience reste déplaisante pendant encore un quart d'heure –
puis, comme pendant une session de tatouage, la douleur
et la peur me dominent jusqu'à me rendre frêle et me faire
rêver de couettes chaudes.
Les entités pulsent et palpent le mur qui s'écaille. Leurs longs
doigts sentent la mort, mais ils restent particulièrement
statiques, horriblement immobiles. Je n'arrête pas de penser
au fait que c'est chez moi, que la manager n'a pas le droit
de me faire faire ça dans ma propre chambre.

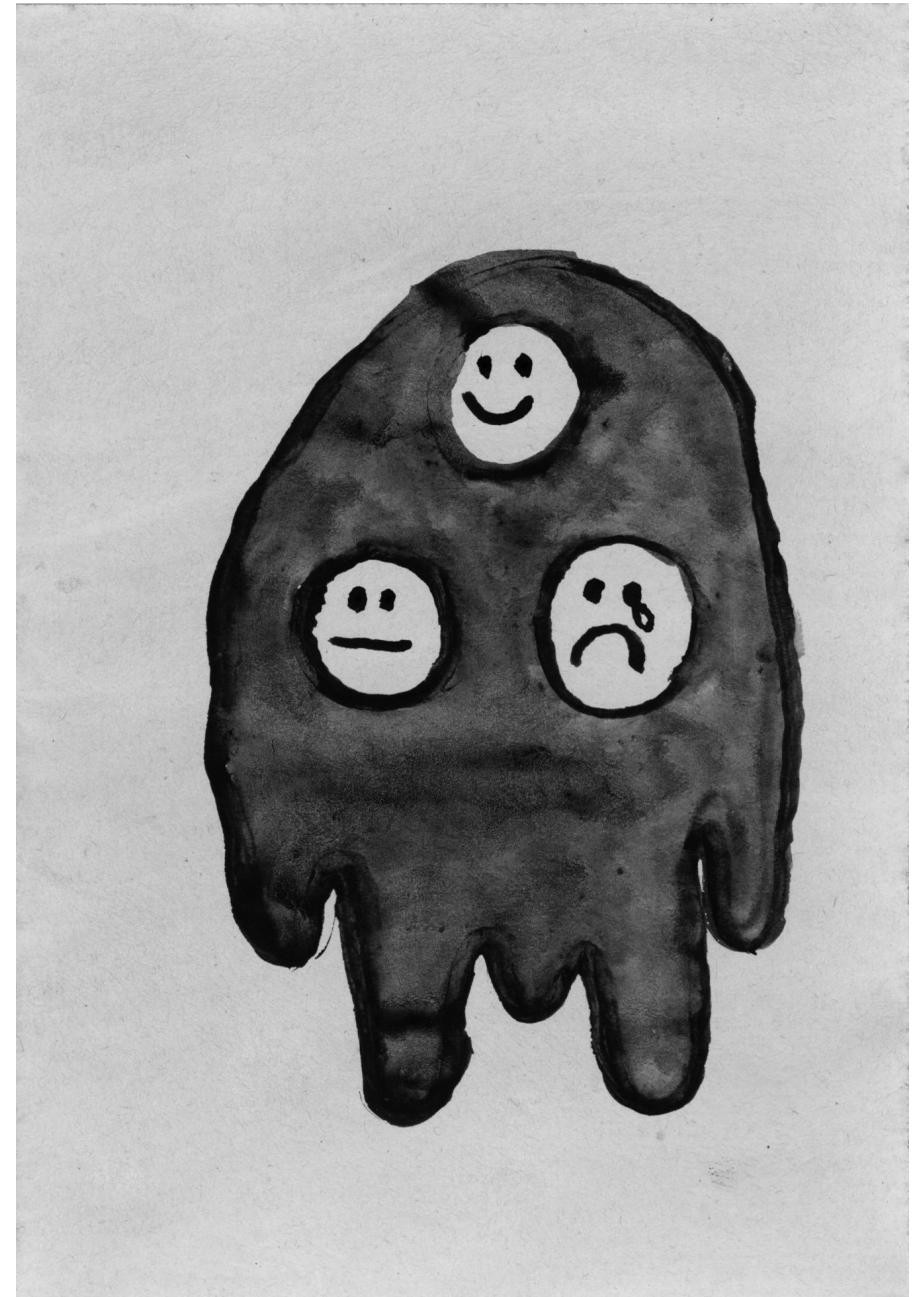
La manager murmure « Il faut les faire parler maintenant...
Est-ce que tu peux les faire parler pour moi s'il te plaît...
Ce que je te demande c'est encore un tout petit effort,
je sais que c'est dur, je sais aussi que tu peux le faire...
On a juste le temps de les faire parler, mais bientôt ça sera fini,
je te le promets... Si tu pouvais juste les conduire à nous parler... ».

Je suis sèche et lasse. Le téléphone est visqueux dans ma main
et j'ai de plus en plus de mal à l'orienter de manière à ce qu'elle
puisse apercevoir les entités.

Elle finit par s'agacer (moi je suis loin au-delà de l'agacement,
la nausée est forte, je ne sais même plus comment je fais pour
tenir debout) « Bon c'est pas grave... on va s'arrêter pour le
moment... tu as été parfaite... tu as fait de ton mieux... c'est pas
grave... on fera mieux la semaine prochaine... je t'envoie des
ressources sur les manifestations pour que tu puisses faire un
meilleur travail la semaine pro... je vais te laisser du coup, tu
peux rallumer et aller prendre une douche... faudra pas oublier
de faire un peu de ménage et de changer les draps... je te fais
un paypal dans les 5 minutes... »

Changer les draps. Changer les draps.
Elle me prend pour une conne. Les entités se résorbent assez
rapidement en laissant traîner une odeur de gaz de ville et de
sperme, et je m'assois sur le parquet en pensant à rien du tout,
les yeux fixés sur les cinq étoiles sur l'écran du portable
qui me demandent de noter l'appel.

Je reprends un peu mes esprits, je recouvre mes souvenirs
des heures précédent la manifestation cauchemardesque,
je détache enfin mes cheveux, et je sursaute quand le portable
m'annonce que j'ai reçu un virement de 120 euros.



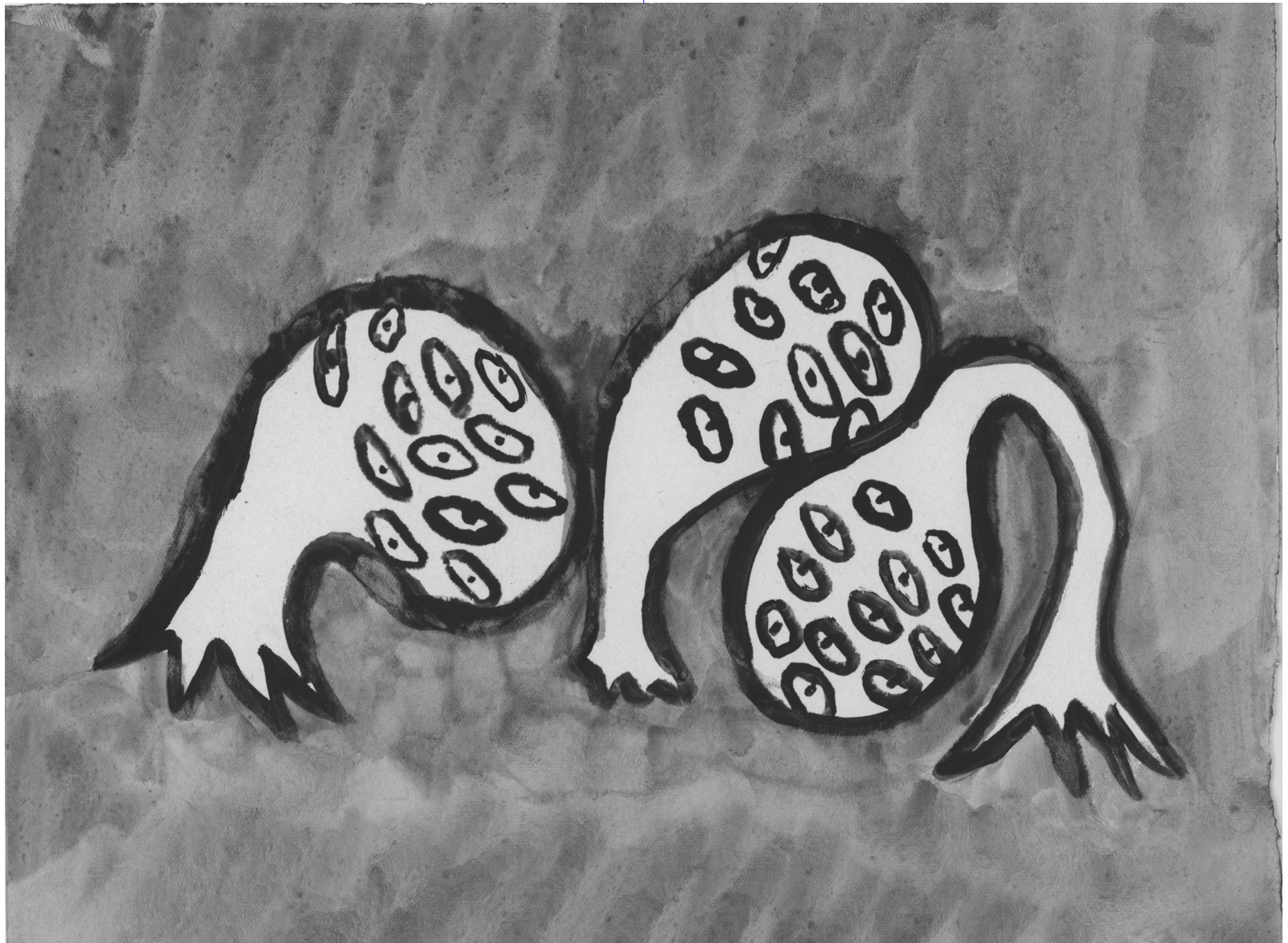
J'ai réussi à obtenir de faire les séances dans un hôtel – en tout cas pas chez moi. La nouvelle manager est un manager avec une voix de petit garçon qui s'est subitement retrouvé dans la peau d'un homme de 45 ans sans avoir appris à faire la vaisselle.

J'ai bu une 8,6 sans lui en parler, alors que je sais que je n'ai pas le droit – tant pis pour lui. Le setup c'est juste un ordinateur portable posé sur le lit, avec un clavier spécial branché dessus, toutes les touches sont remplacées par des emojis très standards, beaucoup se répètent une ou deux fois, trois touches au centre indiquent juste « oui », « non » et « au revoir ».

La chose est sensée sortir du mur, l'emplacement est marqué d'une petite croix au posca. On m'indique par écrit que c'est « elle ». La peinture semble craqueler et se fendre mais c'est une illusion, comme si c'était projeté sur le mur, mais sans la lumière assourdissante d'un projecteur. C'est assez sombre au début. Je vois deux doigts écarter la peinture du mur, puis déchirer le placo comme si c'était du papier. Je me dis : de l'autre côté, les objets n'ont pas la même résistance, et les muscles, pas la même force.

10

II



A ghost and her shells

(Faire confiance à l'invisible qui nous touche).

« C'est qu'il y a deux manières de lire un livre : ou bien on le considère comme une boîte qui renvoie à un dedans, et alors on va chercher ses signifiés, et puis, si l'on est encore plus pervers ou corrompu, on part en quête du signifiant, et le livre suivant, on le traitera comme une boîte contenue dans la précédente ou la contenant à son tour. Et l'on commentera, l'on interprétera, on demandera des explications, on écrira le livre du livre à l'infini. Ou l'autre manière : on considère un livre comme une petite machine a-signifiante ; le seul problème est : "est-ce que ça fonctionne, et comme ça fonctionne ?" Comment ça fonctionne pour vous ? Si ça ne fonctionne pas, si rien ne passe, prenez donc un autre livre. Cette autre lecture, c'est une lecture en intensité : quelque chose passe ou ne passe pas. Il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre, rien à interpréter. C'est du type branchement électrique. (...) Cette autre manière de lire s'oppose à la précédente, parce qu'elle rapporte immédiatement un livre au Dehors. Un livre, c'est un petit rouage dans une machinerie beaucoup plus complexe, extérieure. Écrire, c'est un flux parmi d'autres, et qui n'a aucun privilège par rapport aux autres et qui entre dans des rapports de courant, de contre courant, de remous avec d'autres flux, flux de merde, de sperme, de parole, d'action, d'érotisme, de monnaie, de politique, etc.»

Gilles Deleuze, "Lettre à un critique sévère", in *Pourparlers* (p.17)

La perte et le renouveau

Sonnée par l'élocution de Macron, je me surprends à observer,
hagarde, les insectes dans mon jardin.
Mon café au lait dans la main, mon visage avachi dans l'autre,
je suis assise sur une marche de mon perron.
Le vide intersidéral dans ma tête est rapidement interrompu
par de tout petits êtres autour de moi,
dans un état de frénésie totale.
Des abeilles sauvages pleines de pollen dans les pattes,
se chamaillent dans leur hôtel à insectes.
Je ne sais pas ce qu'il se passe mais on se croirait à un concert
de Justin Bieber période Selena Gomez.
J'entends des cris stridents type :
« biiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiizzzzzzzzz biii biii »
Je me dis que ça doit vouloir dire :
« dégaaaaaaageeee, mais dééééégaaaaaaaagee !! »
À 2 m de moi, un énorme lézard s'est arrêté 2 mn au soleil
puis a disparu dans les buissons. Paresse vite écourtée
par le danger de se faire manger, sans doute.
J'essaie de me mettre à leur place
et je me dis qu'ils ont en eux la conscience du prix de la vie.
Une conscience acquise jour par jour,
risquant à chaque moment le prix de la mort.
Ces abeilles comme ce lézard peuvent se faire attraper
par un chat errant et subitement, fatalement, la vie s'arrête,
sans fleurs ni obsèques.
Et pourtant la vie que j'observe ici est intense, frénétique,
pleine de doutes mais bien active.
Reprenant mes esprits, la colère monte en moi
et avec elle l'énergie de se battre et de continuer, en prenant
exemple sur ces petites abeilles préparant la vie
qui leur succèdera, sans laisser la peur de la mort les submerger.

Le temps des cerises

Mon cœur est lourd.
Comme des millions de camions bennes en ciment.
Le soleil atteint ma peau et m'éblouit trop fort.
Les âmes des amours perdues, des rires d'été me parviennent,
la cruauté des peines d'enfants,
les sanglots des petites morts d'oiseaux.

Je voudrais hurler sur les plus belles
Bousculer les plus forts
Et créer un autel, un chant pour les injustices,
Des vers de terre morts.

Sous la lune blanche

Une brise tiède parcourt la lande complètement déserte,
les frémissements quasiment inaudibles des cimes d'arbres,
s'agitent.

Jusqu'ici tout va bien,
L'odeur de ton cou blanc me parvient,
Ton rire tranche avec la douceur inquiétante
de ce paysage lunaire.

L'herbe, brûlée par des journées d'excès de lumière,
craquelle sous mes pieds.

Ta température me fait mal,
les renards, tapis dans l'ombre nous observent.

Et le vent commence à se lever.

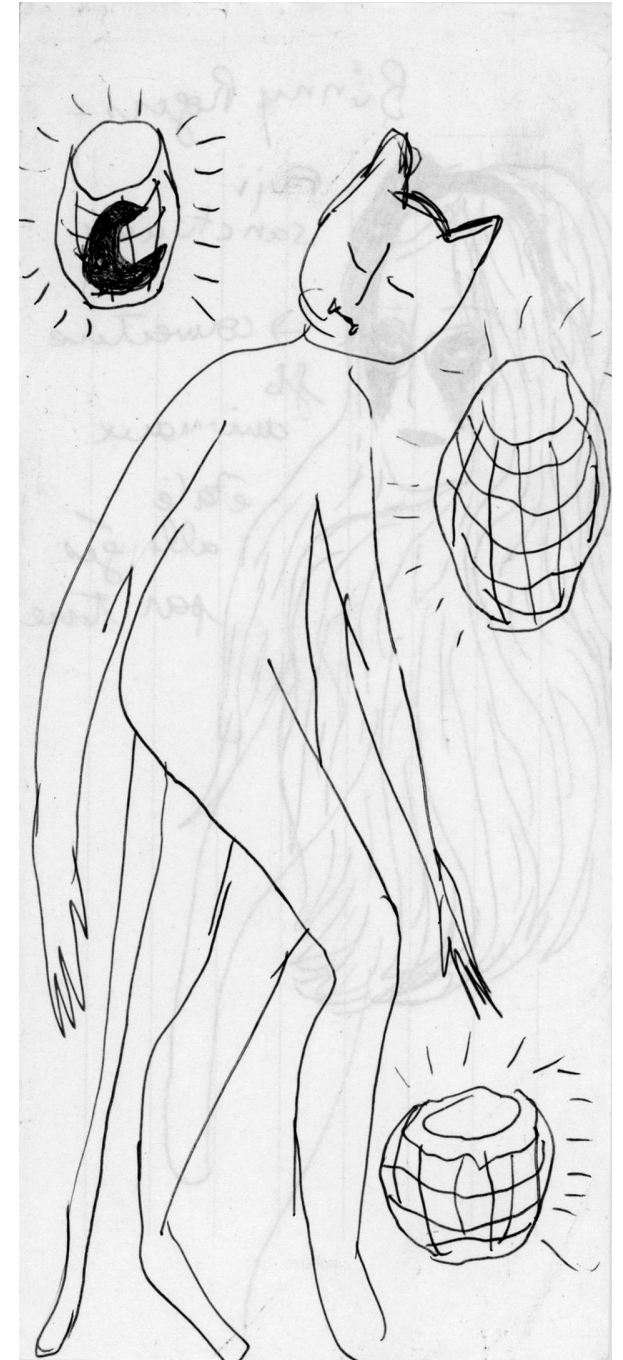
Comme un soulagement, il me réveille à l'instant présent.

Mon corps dans un instantané s'éteint,
et presque comme une délivrance, me permet de m'envoler.

Mes pieds nus et ensanglantés se confondent
en volutes vaporeuses, comme un baiser humide,
je me sens avalée par les nuages, là-haut.

Paralysée,
je laisse cet état gazeux me disséquer, le cœur heureux.

Comme un absolu,
Sous la lune blanche,
Plus rien ne me tourmente.



Des questions

Contance Hinfray : Est-ce qu'il t'arrive d'avoir des conversations avec des fantômes ou des êtres immatériels ?

Alix Desaubliaux : Des fantômes non.

Des êtres immatériels, assez souvent.

C'est pas des conversations avec des mots. Mais en tout cas que ce soit des interactions à travers la fiction sur tous ses supports, dans les films, dans les jeux vidéo, ces êtres immatériels flottent un peu tout le temps. Je les envisage rarement uniquement dans ce médium là et ça les fait sortir de leurs supports.

J'ai souvent repensé après avoir joué à un film, après avoir lu, et pour moi c'est une manière de garder un lien avec ces créatures, qu'ils soient anthropomorphes ou complètement abstraits. C'est pas des conversations comme on est en train d'avoir en ce moment mais c'est une survivance de liens et d'existence, de contact avec l'immatériel.

CH : Est-ce que le mot conversation est adapté ou est-ce davantage des pensées dirigées vers ces êtres immatériels ?

AD : J'allais dire oui avant que tu composes la 2^e partie de ta question. Je pense qu'il y a beaucoup d'asymétrie effectivement. Et en même temps, une conversation c'est toujours asymétrique. On s'investit tous d'une manière différente que celui ou celle qu'on a en face, que ce soit un être humain ou un être immatériel. Il y a toujours une inégalité dans les rapports à l'autre. Je fais assez peu de différence.

CH : Que t'évoque le sentiment de tendresse mélancolique ?

AD : Je pense à quelque chose de très fort en tout cas et que je ressens beaucoup. Penser à des choses tristes c'est une manière pour moi de me soulager de ce qui peut être mon présent. Me rattacher à des émotions de tristesse que j'ai vécues ça me permet d'évacuer l'émotion de tristesse que je pourrais ressentir. C'est des moments de mélancolie que je chéris énormément. Il y a un vrai plaisir que je vais prendre à me replonger dans ces émotions aussi parce que je sens que ça les rend passagères et qu'elles appartiennent à un passé et donc c'est une manière de pouvoir profiter d'une forme de tristesse plutôt que d'en subir simplement le poids.

CH : On peut appeler ça une catharsis ?

Aller chercher dans un souvenir la sensation de cette émotion qui nous permet finalement d'évacuer celle qui arrive dans l'instant présent, celle qu'on ne sait pas gérer où manipuler dans l'immédiat.

AD : Je pense qu'il y a des catharsis où on va aller chercher de la joie et du bonheur pour essayer d'annuler une émotion qu'on n'a pas envie de ressentir. Pour moi ce serait plutôt l'inverse. Donner de l'élan à cette émotion pour qu'elle puisse couler naturellement plutôt qu'elle se retrouve face à un barrage. Qu'elle traverse plutôt qu'elle gêne et qu'elle devienne douloureuse. C'est pas toujours facile, c'est quelque chose qui arrive de manière fortuite. Quand tu ressens une émotion, parfois tu vas te cramponner à cette émotion et ça ne sera pas possible. Et parfois tu vas glisser vers cet état de tristesse mélancolique et tu vas rentrer dans un état de flow, d'acceptation, d'observation où tu te regardes toi-même en convoquant des états passés et en les conjuguant avec ton état présent.

Contance Hinfray : Est-ce qu'il t'arrive d'avoir des conversations avec des fantômes ou des êtres immatériels ?

Inès Dobelle : J'engage souvent des dialogues avec les plantes où les fleurs de mon jardin. Je ne sais pas si ce sont vraiment des fantômes ou des êtres immatériels mais en tout cas ce sont des non-humains. Souvent je leur parle, je leur dis une petite phrase, une pensée. J'ai l'impression qu'il y a une réelle écoute et que ça leur fait du bien.

Sinon en terme de fantômes, j'ai l'impression de sentir des présences parfois, ça m'est arrivé dans la rue de voir le sosie de mon grand-père et de penser que c'était lui qui revenait.

Ce sont des apparitions fugaces donc je n'ai pas le temps d'engager une conversation. C'est plutôt mental et passager. C'est vrai que si on parle de conversations, alors dans ce cas ce serait avec des vivants, des non-humains, comme les fleurs.

CH : Est-ce que tu peux sentir des personnalités ?

ID : Je peux sentir des formes de réincarnation. Des formes de caractère, des personnages, des personnalités. Je suis fascinée par le fait qu'on puisse se réincarner et donc je parle à ces plantes comme si c'étaient des personnes. Quand j'étais petite j'avais très peur de la mort, je me réveillais souvent la nuit (quelque chose qui arrive avec la nuit).

Je demandais à mon grand père « mais on va mourir ? qu'est-ce qu'il va se passer après ? » et lui assez sagement me disait « tu sais le corps s'en va mais l'âme reste. » L'âme est là et c'est ça finalement l'essentiel.

Ces âmes-là peuvent se retrouver dans les fleurs.

CH : Est-ce que tu crois en la réincarnation ?

ID : Oui je pense. Je me dis qu'il y a toujours une part de nous-même qui reste finalement et que cette part va se loger dans un autre endroit, dans une autre forme.

CH : C'est rassurant d'une certaine manière.

ID : *C'est rassurant mais en faisant assez attention. C'est pas quelque chose que j'essaie d'inventer pour pallier à la peur de la mort. C'est plutôt que je crois que c'est possible.*

CH : C'est pas comme croire au paradis où à l'enfer, ce qui pourrait influencer ta vie, ton présent, sur tes actions justement pour éviter d'aller en enfer. C'est simplement un constat d'une croyance qui ne gêne ni la vie ni la mort. Je crois aussi en la réincarnation, et c'est drôle parce que mon grand-père, qui est mort quand j'avais 7 ans (j'ai des souvenirs, pas clairs mais plutôt comme des empreintes marquées dans ma conscience) m'a dit qu'il croyait en la réincarnation. Pourtant c'est des conversations étranges à avoir avec une petite fille. J'en ai parlé à ma mère un jour. Elle m'a dit qu'elle n'a pas le souvenir qu'il ait dit ça. Moi j'ai cette trace, ce souvenir dans ma conscience. Très souvent on allait dans la forêt qui bordait la maison de mes grands-parents. On allait observer la vie de la forêt. Il me montrait ce que le gendarme pouvait avoir comme action sur le bois mort, comment les insectes transformaient ce bois en poussière, en humus. Pour moi ce souvenir de la réincarnation est la continuité de ce qu'il m'expliquait et de ce que je voyais dans la forêt. Tout se transforme. Tout est avalé, digéré et se transforme dans un nouvel état. Donc je ne vois rien d'irrationnel dans le fait de penser qu'on se transforme en plantes après. On va dans le sol et ce qui est le plus proche du sol, c'est la terre, puis les herbes, puis les arbres, puis les animaux qui mangent ces feuilles. Tout est une continuité.

Contance Hinfray : As-tu déjà ressenti des formes de joies douloureuses ?

Remedios Fargeat : *Oh oui tout le temps.*

C'est toujours un peu récurrent et en demi teintes. Il y a beaucoup de choses que je trouve à la fois excitantes et à la fois terrifiantes.

CH : C'est une douleur associée à la peur ?

RF : *À la nervosité en général, peut-être pas juste à la peur.*

Contance Hinfray : Quelle est la pire fin d'été que tu aies jamais vécu, avant tes 18 ans ?

Lucie Desaubliaux : *C'était un été où j'étais encore à Cancale. J'étais avec une amie. On commençait un peu à sortir, ça faisait longtemps qu'on passait nos étés ensemble. Et là on avait enfin commencé à rencontrer des gens et donc on commençait à avoir des rendez-vous et des soirées sur la plage. C'était la toute fin d'été, ça a duré 3 jours. Après j'ai dû reprendre un petit boulot. À l'époque j'avais 17 ans, je devais être commis de cuisine en région parisienne.*

Du coup j'ai dû partir au moment où tout commençait.

Où tout se mettait en place. Et là j'ai ressenti une frustration totale et une injustice. D'avoir loupé ma plus belle vie.

CH : Le « Endless Summer » !

C'est injuste que des étés se terminent comme ça. Ce sentiment où tout commence quand ça se termine. La fiction que tu imagines dans ta tête, tu te la remémores des mois et des mois et tu te dis « est-ce que ça ce serait passé comme ça ? » et ça se mélange à des sentiments de regrets.

LD : *C'est ça qui est compliqué à l'été. Assez tôt dans ma vie je me suis rendue compte que l'été est éphémère, que ça passe très vite et qu'il ne faut pas se laisser bouffer par ce sentiment-là sinon tu ne profites pas de ton été. En même temps, l'été il se passe des choses qui ne se passent pas le reste du temps. C'est très très court. Maintenant que je travaille et que je n'ai plus que 1 mois, j'ai un sentiment d'oppression donc je me dis il faut vraiment que je passe le meilleur mois possible. Il faut vraiment que je sois aux endroits où j'ai envie d'être exactement au bon moment. Ça apprend le lâcher prise et à focaliser immédiatement sur ce qu'on veut. C'est la vie en concentré, on va là où on veut, cueillir les fruits dans les arbres parce que tout est arrivé à maturité. Mais c'est éphémère. Il faut s'abandonner à l'été. Ça dure un mois et demi puis c'est fini. Comme les petits moustiques qui meurent en 2 jours. Ça me terrorisait quand j'étais petite. Le fait de savoir que ces moustiques n'avaient que 2 jours à vivre. C'est une angoisse d'enfant. C'est pas une vie 2 jours. Mais peut-être que pour eux dans leur cerveau de moustique c'est infini ? En plus de ça, ces moustiques ne vivent que l'été.*

Contance Hinfrey : Quand tu regardes les étoiles, est-ce que tu imagines les mondes parallèles qui peuvent exister ?
Si oui, raconte un de tes souvenirs.

Charlotte Beltzung : *Je me dis qu'il y a probablement beaucoup de choses, des choses qu'on ne peut même pas imaginer.*

Qui sont tellement loin de nous qu'on ne peut pas les imaginer.

J'ai plusieurs fois imaginé une planète où il y aurait des êtres qui ne seraient pas forcément humains, peut être comme des âmes.

Dématérialisées. Comme des fantômes. Des choses assez flottantes qui pourraient avoir des interactions ensemble et où tout serait hyper positif, il n'y aurait pas de choses négatives dans leurs manières d'être.

CH : Pas de violences, pas de chocs ?

CB : *Pas de malentendus, pas de volonté de faire du mal. Ce serait une planète où il n'y aurait que ça, il n'y aurait pas d'autres vies. Il n'y aurait pas d'eau, pas d'herbe, pas d'arbres, pas d'animaux.*

Dans mes souvenirs elle est comme ça.

CH : Est-ce que c'est une planète matérielle comme la terre ?
Ou une planète gazeuse comme Jupiter ?

CB : *Ce serait plutôt comme une planète froide. Très éloignée où il y aurait juste ces êtres-là qui lévitent.*

CH : Est-ce qu'on peut les voir à l'œil nu ?

CB : *Quand je les imagine je peux les voir.*

CH : Elles ressemblent à quoi ?

CB : *Vraiment à des sortes d'âmes volantes. Plutôt claires, mais tu sens qu'il y a une consistance, une matière qui les constitue. Elles sont assez pragmatiques, très justes dans leurs déductions et leurs pensées.*

Elles sont claires avec elles-mêmes et les autres.

CH : Est-ce qu'elles se croisent ou elles s'agglomèrent ?

CB : *Il y en a beaucoup et du coup c'est comme dans une grosse ville où il y a plein de mondes.*

Contance Hinfrey : Quand tu regardes les étoiles, est-ce que tu imagines les mondes parallèles qui peuvent exister ?
Si oui, raconte un de tes souvenirs.

Remedios Fargeat : *Alors moi je regardais pas trop les étoiles, si j'imaginai des mondes parallèles c'est plutôt quand j'étais petite. Et c'était surtout en regardant le sol. En regardant le sol j'imaginai toujours des géographies différentes.*

Des endroits différents des planètes, des pays, des continents différents.

Je voyais pas ça en regardant les étoiles parce que paradoxalement les étoiles je savais bien ce qu'elles étaient. Ça ne laissait pas de place à les imaginer. Quand j'étais petite, je pensais davantage à ce que j'avais sous les pieds qu'à ce que j'avais au-dessus de la tête.

Ça relie l'infiniment petit à l'infiniment grand, l'infiniment petit étant tout aussi mystérieux.

C'était un espace de projection pour moi. Ça fait des petites géographies, des craquelures dans le sol, la mousse, la terre, tout ce qu'il y a comme texture par terre.

Ça signifie les relations entre les choses, les interdépendances. Ça montre que tout est connecté et réagit. Quand j'étais petite j'avais un fantasme un peu bizarre qui est revenu très longtemps pendant mon enfance. J'avais l'impression que nous étions l'infiniment petit d'un infiniment grand.

Et donc j'avais toujours en tête ce vertige de me dire que quelque chose d'infiniment grand pourrait nous manipuler et ce sera la fin de notre monde.

Je regardais les fourmis et je me disais, elles ont pas conscience qu'on est là, peut être qu'elles nous voient même pas et qu'elles n'ont pas conscience qu'on existe. Elles ont leur propre structure, société, leurs propres intelligences. Elles ont peut-être pas conscience qu'il y a des êtres énormes qui peuvent d'un coup de pied détruire la fourmilière.

Ce qui arrive parfois. Donc nous à notre échelle, on peut être l'équivalent des fourmis, pour quelque chose qui pourrait du jour au lendemain nous détruire ou modifier notre environnement, tout ce qu'on a construit.

Je me disais, tout ça est vraiment dérisoire. Notre vie est dérisoire.

Quand j'avais des gros chagrins, que j'étais chamboulée, finalement ça me rassurait de penser à ça.

